**QUI SONT ADAM ET ÈVE ?**

**Quelques lignes qui changèrent le monde**

**Virginie Roussel** en dialogue avec **Thomas Römer** (professeur au Collège de France, professeur de Bible hébraïque à la Faculté de théologie de l'université de Lausanne (Suisse)).

Une page et demie. C'est à peu près la place qu'occupent Adam et Ève dans la Bible. Thomas Römer nous livre une lecture théologique et anthropologique de ce passage de la Genèse dont l'influence est incommensurable.

**Comment Dieu a-t-il créé l'homme ?**

Au chapitre 1 de la Genèse, la création de l'homme et de la femme se fait en même temps : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu, il le créa mâle et femelle. » Ce n'est qu'à la fin du chapitre 2 que la différenciation se fait et que la femme devient Ève sans être pour autant nommée ainsi : « celle-ci on l'appellera femme ». Ces deux récits d'origine différente ont été mis ensemble parce que, d'une certaine manière, ils se complètent. Ève ne recevra son nom qu'après la sortie du paradis.

**À quelle époque ces récits ont-ils été écrits ?**

Pour certains, c'est autour du VIIIe-VIIe siècle avant notre ère, dans le royaume de Juda, qu'aurait été écrit le second récit. C'est à cette époque que commençait à se constituer un corpus de textes. Pour d'autres, les deux récits dateraient de l'époque perse, entre le VIe et le IVe siècle avant notre ère.

Traditionnellement - et je suis plutôt de cet avis -, on estime que le deuxième récit serait plus ancien. Mais quelques-uns pensent qu'il est une sorte de relecture du premier. C'est une question débattue, aujourd'hui encore, dans l'exégèse.

**Comment ce débat chronologique peut-il impacter le sens du récit ?**

Si le second récit - qui traite du couple Adam et Ève - est plus récent, le texte pourrait alors offrir une vision critique du récit du premier chapitre de la Genèse qui serait la suivante : l'homme et la femme ont été créés en même temps, mais pas tout à fait, et nous allons vous expliquer comment cette création s'est réellement passée.

En revanche, si l'on considère que le récit du couple au chapitre 2 est plus ancien, alors le premier récit aurait été placé avant pour nous dire : dans tout ce qui est raconté par la suite, n'oubliez pas que l'homme et la femme restent sur une pied d'égalité. Quoi qu'il en soit, dans la Genèse, l'être humain, au moment de la création, est à la fois homme et femme.

**Qui est Adam, le premier être ?**

Le nom Adam vient de l'hébreu *adama*, le sol, la terre, et il est fabriqué avec de l'argile. Il s'agit d'un jeu de mot pour désigner un être tiré de l'argile. Ce premier être se différencie dans le second récit, au moment où la femme est créée à partir de la « côte » d'Adam.

On parle alors de « ish » pour désigner l'homme au sens de mâle et de « isha », la femme au sens de femelle. Mais tout dépend si l'on traduit le terme « côte » par la reprise d'un petit morceau d'Adam ensuite transformé en femme - et donc en quelque chose de secondaire -, ou si on le traduit par « côté ». Si l'on privilégie le sens de « côté », qui est le sens premier en hébreu, la femme devient un vis-à-vis.

Le premier être humain est alors dédoublé, comme deux pièces de Lego. Homme et femme ensemble forment l'être humain. C'est pour cela qu'il est écrit : « Ainsi l'homme laisse-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et ils deviennent une seule chair » (Gn 2, 24).

**Que signifie « Ève » en hébreu ?**

« La vivante ». Son nom n'apparaît qu'au moment où Adam et Ève sont chassés du jardin, dans le chapitre 3 : « L'homme appela la femme du nom d'Ève - c'est-à-dire La Vivante -, car c'est elle qui a été la mère de tout vivant. » (Gn 3, 20).C'est elle qui donne la vie.

**Elle est pourtant accusée d'avoir commis le péché originel qui engendre la mort...**

Et c'est une grande aberration ! Ce texte, compliqué, montre que la vie l'est aussi. Le serpent est l'instigateur de cette transgression. L'Église en a fait le diable. Dans la Genèse, l'animal a plutôt quelque chose de prométhéen : « Or le serpent était la plus rusée de toutes les bêtes des champs que le Seigneur Dieu avait faites. » On pourrait presque dire que Dieu, via le serpent, pousse le couple humain à la transgression.

Dans la pédagogie de l'ancien Proche-Orient, on annonce toujours les bienfaits d'un commandement qui peut apporter du bonheur, de bonnes récoltes... Et on prévient, parallèlement, du malheur qui tombera en cas de transgression. Dans la Genèse, Dieu annonce uniquement les sanctions en cas de transgression, comme s'il savait qu'elle devait avoir lieu afin que le premier couple puisse quitter le jardin d'Éden.

De fait, le premier contact sexuel a lieu après qu'Adam et Ève sont expulsés du jardin. Face à la mort, les humains ont donc la possibilité d'une descendance, ce qui, pour les Anciens, était très important.

**À quelles interrogations ce récit répond-il ?**

À toutes celles que l'humanité se pose depuis la nuit des temps. Ce mythe réfléchit à la condition humaine, à sa destinée, à son rapport à Dieu, à la souffrance, au pourquoi de la mort.

**Dieu interdit la transgression et la favorise dans le même temps... C'est un peu pervers !**

Est-ce pervers ou est-ce l'expression de la difficulté à penser en même temps un Dieu qui contrôle tout et l'homme qui a une liberté ? Le libre arbitre est-il absolu ou limité ? Après cette rupture d'alliance, il n'existe plus de cohabitation entre Dieu et les hommes. Chacun dispose de son domaine. Mais la relation n'est pas rompue de manière absolue. L'homme jouit d'une autonomie, d'une responsabilité, mais il doit accepter sa place. Il ne sera jamais Dieu.

**Que signifie « Faisons l'homme à notre image » ?**

Cette expression qui apparaît dans le premier chapitre de la Genèse montre un changement très important par rapport aux mentalités du Proche-Orient antique. En Égypte, en Assyrie, l'image de Dieu, c'est le roi. Dire que tout être humain est à l'image de Dieu est une sorte de démocratisation de l'idéologie royale. Ce n'est plus le roi, c'est l'humanité dans son ensemble.

Mais pourquoi Dieu parle-t-il au pluriel ? En hébreu biblique, le pluriel de majesté n'existe pas vraiment. L'image, c'est-à-dire le reflet de l'homme en tant que mâle et femelle, est le reflet d'un couple divin. Dans l'ancien Israël, Yahvé était accompagné d'une déesse, Ashera, parfois appelée « la reine du ciel ». Elle est mentionnée dans la Bible qui est lue comme un livre monothéiste, mais qui conserve de nombreuses traces de polythéisme.

**Pourquoi le serpent s'adresse-t-il à la femme et non à l'homme ?**

Le grand problème des hommes dans l'Antiquité est que la femme porte l'enfant et qu'on ne peut jamais être sûr de l'identité du père. D'où ces textes sur l'adultère qui jalonnent la Bible et cette question obsédante pour les hommes : comment être certain que l'enfant est de moi ?

Ces textes sont écrits par des hommes avec une vision quelque peu patriarcale de la femme, source de craintes. Des lectures plus féministes évoquent de grandes discussions théologiques entre la femme et le serpent. Il est vrai que l'homme n'est pas glorifié dans cette affaire. Il suit docilement, il exécute et mange le fruit.

**Qui était Lilith, présentée parfois comme la première femme d'Adam, mais qui n'est pas mentionnée dans la Genèse ?**

Dans les textes akkadiens et assyriens, une démone du nom de Lilith vole les enfants nouveau-nés. C'était une façon d'expliquer pourquoi les nourrissons pouvaient mourir prématurément. Cette Lilith rend fous les jeunes hommes, comme pour rendre compte de la sexualité chez les jeunes pubères.

Le seul texte de la Bible qui en parle se trouve dans le livre d'Isaïe : cette sorte de démone est donc entrée dans le livre biblique par une petite porte. Au contraire, dans le premier récit de la Genèse, l'homme et la femme sont créés en même temps, et, dans le second, Adam est d'abord seul avant que Dieu ne lui associe une femme.

Les rabbins, lisant les textes à la suite, sans faire les distinctions que nous venons de faire, ont donc conclu que, dans le premier récit, Adam avait déjà une femme et ont fait d'Ève sa seconde femme. Ils se sont alors interrogés : si Ève est la deuxième femme, qui était la première ? Et que lui est-il arrivé ? Elle ne devait pas convenir, puisqu'Ève a été créée ensuite.

Ainsi est apparue Lilith, celle qui porte un peu tous les fantasmes de la femme désobéissante, celle qui n'est pas restée à sa place, qui s'est révoltée contre son mari... On retrouve ici toutes les craintes des patriarches. On a fait de Lilith la première femme maudite d'Adam. Et puisque c'est une démone, on l'a associée au Diable.

**Pendant des siècles, l'Église a privilégié la lecture selon laquelle Ève serait « née de la côte d'Adam ». Serait-ce pour légitimer la supériorité de l'homme sur la femme et l'indissolubilité du mariage ?**

Oui. Et pour cela, elle s'est appuyée sur la Vulgate latine, la Bible officielle de l'Église catholique, qui a privilégié cette traduction. La Vulgate parle aussi de « pomme », quand en hébreu, il s'agit de « fruit ».

---

**Les mots de la Genèse**

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! » Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa.

Gn 1, 26-27

Le Seigneur Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant. Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé.

Gn , 7-8

Le Seigneur Dieu dit : « Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Je veux lui faire une aide qui lui soit accordée. »

Gn 2, 18

Le Seigneur Dieu fit tomber dans une torpeur l'homme qui s'endormit ; il prit l'une de ses côtes et referma la chair à sa place. Le Seigneur Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'homme en une femme qu'il lui amena. L'homme s'écria : « Voici cette fois l'os de mes os et la chair de ma chair, celle-ci, on l'appellera femme car c'est de l'homme qu'elle a été prise. »

Gn 2, 21-23

**À lire**

La Bible, quelles histoires ! Thomas Römer (Bayard, 2014)

L'Invention de Dieu Thomas Römer (Points Seuil, 2017)

**Adam et Ève, des dieux mésopotamiens ?**

**Jérémy André**

Sur une terre paradisiaque à la végétation luxuriante, un homme et une femme furent poussés à des relations charnelles par les conseils funestes d'un serpent. Leur idylle s'en trouva brisée. Ainsi apparurent la maladie et la mort. Cela vous rappelle quelque chose ? Il ne s'agit pourtant pas d'Adam et Ève, mais d'Enki et Ninhursag, deux divinités sumériennes. Leur légende nous est narrée par des tablettes cunéiformes retrouvées entre 1889 et 1900 à Ur, puissante cité de la basse Mésopotamie du IIIe millénaire avant notre ère. Les monothéismes modernes ont longtemps cru à l'originalité absolue du récit de la création de l'homme dans la Genèse. Or, ce récit procéde en fait de la réécriture d'un fonds polythéiste dans lequel baignaient les anciens Hébreux, tout particulièrement après leur déportation à Babylone, en 586 avant notre ère. Chaque élément du texte hébraïque possède ainsi son équivalent dans un mythe de Mésopotamie. La confection de l'homme à partir d'argile, le fruit défendu, la chute du paradis ? Dans la suite des tablettes d'Enki et Ninhursag, le premier homme, Adapa, est créé d'un mélange de boue et de sang. Plus tard, Adapa est convoqué par le roi des dieux, Anu, et se voit proposer une nourriture qui le rendrait éternel. Trompé par Enki, Adapa refuse et est renvoyé sur terre.

**Un plagiat ?**

D'autres similarités se retrouvent dans le mythe d'Atrahasis (ou Le Poème du Supersage, compilation sur la Création et le déluge du XVIIIe siècle avant notre ère), l'Épopée de la Création (une nouvelle version du XIIe siècle avant notre ère), l'Épopée de Gilgamesh (XVIIe siècle avant notre ère)... De là à dire que les Hébreux ne furent que des plagiaires ? Au contraire, car la Bible innove radicalement. Elle pose les cadres du monothéisme, de cette relation directe entre l'Homme et Dieu. Les éléments de l'univers ne sont plus divinisés, Dieu n'est plus un être à forme humaine doté de pouvoirs surnaturels : il est transcendant et absolu. Par rapport à ses modèles mésopotamiens, la création biblique de l'Homme est simplifiée, plus sobre, « démythologisée », conclut Nicole Vray dans Les Mythes fondateurs de Gilgamesh à Noé (Desclée de Brouwer, 2013).

**Et Augustin inventa le sexe**

Par **Stephen Greenblatt** (professeur de littérature anglaise à Harvard, spécialiste de Shakespeare. Il a notamment publié Quattrocento (Flammarion, 2013) et Adam & Ève, l'histoire sans fin de nos origines (Flammarion, 2017)).. Traduit de l'anglais par Marie-Anne de Béru et Macha Fogel

Comment l'érection spontanée d'un adolescent a-t-elle pu changer notre vision de la sexualité ? Au IVe siècle, saint Augustin invente le péché originel et fait pleuvoir sur l'humanité une honte héritée d'Adam et Ève. Analyse de Stephen Greenblatt dans ce texte adapté de son essai Adam & Ève, l'histoire sans fin de nos origines.

Un beau jour de l'année 370, un père et son fils âgé de 16 ans se rendirent ensemble aux thermes de la petite ville de Thagaste, dans l'actuelle Algérie. À un moment, l'adolescent dut avoir une érection. On ne peut guère parler d'événement mondial, mais ce garçon s'appelait Augustin et, des dizaines d'années plus tard, il s'en souviendrait encore.

Il raconterait l'anecdote dans sa fameuse autobiographie, les Confessions, écrite aux alentours de 397. Augustin allait donner corps à la théologie chrétienne ; façonner la vie intérieure non seulement pour les chrétiens, mais pour l'ensemble du monde occidental ; et témoigner à nous tous de la certitude qu'il y a quelque chose d'essentiellement mauvais dans notre espèce.

Il fut probablement le penseur le plus influent des quinze derniers siècles. Et nous sommes ses héritiers, en particulier lorsque nous nous trouvons aux prises avec nos pulsions sexuelles - comme c'est le cas actuellement - et quand nous nous abandonnons au rêve d'un contrôle total sur des conduites qui nous semblent si dangereusement involontaires.

En dépit de la distance qui nous sépare de ce moment, il n'est guère difficile d'imaginer l'embarras ressenti par l'adolescent. Ce n'est pourtant pas ce sentiment - le désir que son père cesse de le regarder ou le souhait de disparaître sous terre - qui se ficha dans la mémoire d'Augustin, mais plutôt ce qui se passa à leur retour chez eux. Son père s'empressa de raconter la scène à sa mère.

À nouveau, ce n'est pas la gêne qu'il veut partager avec le Dieu auquel s'adresse le texte des Confessions : « Tout joyeux, mon père l'annonça à ma mère, tout joyeux de cette ivresse, où le monde t'a oublié, toi, son créateur, pour aimer ta créature au lieu de toi, effet de l'invisible vin de sa volonté perverse et incliné vers le bas ! Mais dans le coeur de ma mère, tu avais déjà commencé ton temple et ébauché ta sainte habitation [...]. Aussi sursauta-t-elle, tressaillant d'une frayeur sainte. »

L'érection de l'adolescent était devenue l'occasion d'une grave dispute entre ses parents, Patricius et Monique. Patricius ne se souciait guère de la croissance spirituelle de son fils sous le regard de Jésus. Il était ravi d'avoir constaté sa virilité. Monique, en réponse, décida d'enfoncer définitivement un coin entre le père et le fils. Comme le raconta Augustin avec admiration, « elle faisait tout pour que toi, mon Dieu, tu fusses mon père, plutôt que lui ».

Il y avait cependant un sujet sur lequel le père et la mère étaient en parfaite harmonie : leur fils, brillant, devait bénéficier d'une éducation digne de ses dons remarquables. Au bout d'un an, Patricius parvint à rassembler la somme nécessaire pour envoyer Augustin à Carthage. Le jeune homme quitta Thagaste pour la grande ville et ne revit sans doute jamais son père.

**Débauche et amours honteuses**

Quant à Monique, la douleur du veuvage lui fut peut-être mêlée de soulagement à voir disparaître une influence si dangereuse, mais tous ses espoirs de voir son fils bien-aimé prendre le droit chemin de la chasteté s'effondrèrent. « Je vins à Carthage ; partout autour de moi crépitait la chaudière des honteuses amours. »

Cette période de débauche fiévreuse cède cependant vite la place à une situation beaucoup plus stable. Un an ou deux après son arrivée à Carthage, Augustin entame une liaison avec une femme avec laquelle il vit et à qui, selon son récit, il restera fidèle pendant quinze ans. Fier de son habileté, il étudie le droit, affûte ses talents de rhéteur, participe à des compétitions de déclamation de poésie, consulte des astrologues.

Il devient un adepte du manichéisme, système religieux complexe apparu en Perse au siècle précédent. Telles étaient les convictions qu'il rapporta de Carthage, avec sa maîtresse et son fils, quand il décida de revenir à Thagaste pour y enseigner les lettres. Telles étaient toujours ses convictions quand il retourna à Carthage où il commença à donner des cours d'éloquence, puis lorsqu'il partit pour Rome et Milan.

Au cours de cette décennie où il gravit un à un les échelons de sa carrière, il ne connut qu'un problème majeur : Monique. Quand il revint à Thagaste, la mère d'Augustin refusa de vivre sous le même toit que lui, non à cause de sa maîtresse et de son fils - déterminée à ce qu'Augustin fasse un mariage socialement utile, Monique considérait sa maîtresse comme quantité négligeable -, mais à cause de son manichéisme qui lui faisait horreur. Elle versa ostensiblement des larmes amères, comme si son fils était mort. Ses pleurs redoublèrent quand il se prépara à quitter Carthage pour Rome, espérant qu'il renonce ou l'emmène avec lui.

Incapable de lui avouer qu'il partait, il lui mentit, prétendit qu'il ne faisait qu'aller dire adieu à un ami. Augustin s'embarqua secrètement durant la nuit. Sans doute se sentait-il coupable. Pourtant, en se remémorant ce moment, il se permit pour une fois d'exprimer un peu de la colère qu'il avait dû accumuler contre sa mère : « Son désir à elle, parole de la chair [carnale desiderium], était battu au juste fouet de la douleur. » L'expression utilisée par Augustin semblerait plus appropriée à décrire l'amour d'une amante que celui d'une mère.

Monique avait reporté sur son fils les blocages et les insatisfactions de sa vie maritale, et son fils, étouffé, avait dû fuir. La souffrance que cette fuite lui avait infligée, analyse Augustin, est donc son lot, en tant que femme : « Par ses tourments, se trahissait en elle l'héritage d'Ève : dans les gémissements, elle cherchait ce que dans les gémissements elle avait enfanté. »

Dans la Genèse, l'héritage d'Ève est double : la femme est condamnée à enfanter dans la douleur et à désirer son mari, qui la dominera. Quand Augustin repense à la relation qu'il entretient avec sa mère, il se représente en imagination à la fois comme son enfant et comme son mari. Elle l'a enfanté dans la douleur et elle le recherche avec douleur à travers le monde.

Car la quête de la mère éplorée ne s'arrêta pas au port de Carthage. Quelques années plus tard, Monique quitta l'Afrique du Nord pour le rejoindre. Cette fois, il ne s'enfuit pas plus loin. Il lui avoua qu'il éprouvait un désenchantement croissant à l'égard du manichéisme. Même s'il n'était pas encore prêt à embrasser le catholicisme et à se faire baptiser, il était impressionné par les sermons d'Ambroise, l'évêque de Milan.

Découvrant les allégories cachées dans des récits d'apparence naïve, ces sermons intellectuellement convaincants aidèrent Augustin à surmonter le mépris qu'il avait jusque-là éprouvé pour la Bible hébraïque. Là où il n'avait jusqu'alors vu que des inepties, si l'on s'en tenait à leur sens littéral, commençait à apparaître l'ombre de profonds mystères. La Bible, dans son apparente simplicité, était accessible à tous mais elle répondait aux questions les plus profondes.

**Comprendre le plaisir compulsif**

Un peu plus d'un an plus tard, Augustin, baptisé par Ambroise, aurait rompu ses fiançailles, obéissant ainsi à sa mère, démissionné de son poste de professeur, promis de vivre dans la chasteté et décidé de retourner en Afrique pour y fonder une communauté monastique. En fuyant loin de sa mère, il s'était embarqué, sans en être conscient, dans une voie où il accomplirait tout ce dont elle avait rêvé.

Ce voyage l'entraîna à revoir sa conception de la pulsion sexuelle. Il est intéressant de noter qu'il ne s'en avéra capable pour lui-même - en se jetant dans les bras, selon son expression, de Dame Abstinence - qu'en inscrivant sa pensée dans le contexte d'une réflexion beaucoup plus générale sur la nature de notre sexualité à tous. Il ressentait le besoin de comprendre l'intensité si particulière de l'excitation des sens, de l'urgence compulsive, du plaisir, de la douleur enfin, qui caractérise l'assouvissement du désir humain.

Il ne se rappelait pas ces impressions depuis les berges confortables d'une vie dont aurait disparu toute libido ; il ne les considérait pas non plus comme anormales. Il était alors un homme encore jeune, qui avait connu la paternité. Il savait que, pour l'ensemble de l'espèce humaine, la reproduction impliquait précisément ce qu'il était déterminé à abandonner pour toujours.

Comment l'appel religieux si élevé du christianisme pouvait-il amener à rejeter quelque chose de si évidemment naturel ? Pour répondre à cette question, Augustin en vint à articuler une vision de la sexualité qui eut une influence aussi profonde que controversée jusqu'à nos jours ; il ne se contenta pas de sonder le souvenir de ses propres expériences, il se projeta aux sources de l'humanité.

Augustin se trouve alors au port romain d'Ostie d'où il compte s'embarquer pour fonder une communauté monastique. Il est seul avec sa mère. Assis à la fenêtre de la maison, ils discutent en regardant le jardin. La conversation les amène à conclure qu'aucun plaisir physique, même le plus intense, n'est comparable avec la félicité qu'éprouvent les saints.

Et soudain, « nous élevant d'un coeur plus ardent », quelque chose d'exceptionnel survient : ils se sentent monter de plus en plus haut, passer par tous les degrés de la matière puis traverser les sphères célestes jusqu'à la région où réside leur âme et jusqu'à l'éternité qui s'étend au-delà du temps lui-même. « Pendant que nous parlions [de la Sagesse], que nous y aspirions, nous l'atteignions, à peine, dans un élan du coeur. »

Il est difficile de transmettre la puissance de ce récit et de ce que signifia, pour les deux protagonistes, le fils âgé de 33 ans et la mère de 56, le fait de vivre ensemble cette expérience. Puis tout disparaît : suspiravimus - « Nous avons soupiré », note Augustin, avant de retourner « jusqu'au bruissement de nos bouches ». Le paroxysme spirituel qu'Augustin atteignit ce jour-là avec sa mère fut l'expérience la plus intense de sa vie. Quelques jours plus tard, Monique tomba malade et mourut. Les Confessions ne poursuivent pas au-delà le récit de la vie d'Augustin mais deviennent une méditation philosophique sur le temps et proposent l'amorce d'une interprétation du livre de la Genèse.

**La clé de tout**

Pourquoi la Genèse ? Au cours des quarante ans qui suivirent ce moment d'extase, Augustin consacra un temps considérable à tenter de comprendre l'histoire d'Adam et Ève. Les païens tournaient en ridicule ce récit qu'ils trouvaient archaïque et incohérent. Comment un dieu digne de respect pouvait-il souhaiter éloigner les hommes de la connaissance du bien et du mal ?

Les juifs comme les chrétiens préféraient ne pas s'attarder sur la question, ou s'en distancer en la traitant comme une allégorie. Philon, juif de langue grecque qui vécut à Alexandrie au Ier siècle de notre ère, avait défini le premier homme non comme une créature de chair et de sang, mais comme une idée platonicienne. Origène, chrétien du IIIe siècle, considérait le paradis non comme un lieu véritable, mais comme la condition de l'âme.

Par la force de son intelligence, par son habileté politique et son puissant charisme spirituel, Augustin réussit peu à peu, à lui seul, à entraîner le lourd vaisseau de la chrétienté occidentale dans une certaine direction. C'est principalement à lui que notre monde doit le rôle central qu'Adam et Ève ont fini par occuper, puisqu'un Américain sur quatre déclare croire aujourd'hui au couple originel.

Durant les plus de quarante ans qui suivirent sa conversion historique, il se persuada qu'il ne s'agissait absolument pas d'une simple histoire, du moins au sens de la fable ou du mythe. C'était la clé de tout. Pour nourrir son interprétation, il convoqua non seulement son acuité de philosophe, mais encore des souvenirs d'enfance ou d'adolescence.

Rappelons-nous l'épisode du bain : un père avait observé sur son fils les signes d'une inquieta adulescentia\*. Augustin en vint à croire que le signe de cette perte n'était pas l'érection en tant que telle, mais son caractère involontaire. Plus de cinquante ans après la scène des thermes, il s'interroge toujours sur sa signification.

Si nous sommes en bonne santé, écrit-il, nous sommes libres de mouvoir d'autres parties de notre corps (nos yeux, nos lèvres, notre langue...) à notre guise. « S'agit-il au contraire des membres générateurs, [l'homme] éprouve en lui-même une révolte continuelle ; souvent ce qu'il voudrait il ne le fait pas, et ce qu'il ne voudrait pas il le fait. » L'expérience de l'excitation sexuelle, si intense, si persistante et si profondément mystérieuse ramène Augustin de manière obsessionnelle à la même série de questions : à qui est ce corps ? D'où vient le désir ? Pourquoi ne suis-je pas maître de ma chair ?

« Même dans les époux les plus chastes, cette concupiscence est loin de se montrer docile à la volonté, car elle s'émeut sans aucune nécessité ; et quand elle est nécessaire, elle se montre tantôt plus lente et tantôt plus empressée. » L'adolescent aux thermes avait expérimenté une étrange dissociation entre sa volonté et son corps. De même, Augustin le reconnaissait, le vieux moine est tourmenté dans sa cellule par l'irruption de « pensées voluptueuses », « de souvenirs troublants de vils plaisirs », « un tumulte d'interruptions sordides ».

Cette conscience torture Augustin, et elle va façonner son idée la plus influente, celle qui a pesé sur les siècles suivants et dont nous-mêmes, ses héritiers, nous ne nous sommes pas encore totalement libérés : originale peccatum. Le péché originel. Nous sommes tous marqués, dès notre conception, par le mal. Cela n'a rien à voir avec une quelconque pathologie sociale, avec le fait de commettre des actes de violence ou de faire un choix désastreux.

Il est naïf de croire que nous partons dans la vie avec une ardoise vierge et que la plupart d'entre nous sommes des individus raisonnables, ou qu'il est en notre pouvoir de choisir le bien. Il y a quelque chose de viscéralement, structurellement, essentiellement mauvais en nous. C'est toute notre espèce qu'on peut qualifier de massa peccati, une « masse de péché », comme la définit Augustin.

**Le péché génétique**

Le fait que nous n'en sommes pas exempts relève de notre faute, c'est la conséquence de quelque chose que nous avons fait. C'est précisément là qu'Augustin, censé produire la preuve de notre perfidie individuelle et collective, fait comparaître Adam et Ève. Car le péché originel qui entache chacun de nous n'est pas seulement un péché inhérent à notre origine individuelle (c'est-à-dire le fruit de la concupiscence ayant permis à nos parents de nous concevoir), c'est aussi un péché que l'on peut faire remonter au couple à l'origine de toute l'humanité.

Le péché originel est l'équivalent d'une maladie, d'une anomalie génétique, dont nous aurions hérité de nos ancêtres les plus lointains. Et même si c'est un héritage auquel nous ne pouvons nous soustraire, nous en portons une culpabilité inhérente à notre espèce.

Pour éviter que Dieu soit rendu responsable des défauts innés de sa création, Augustin devait montrer qu'au paradis, tout aurait pu se dérouler différemment, que nos ancêtres Adam et Ève n'étaient pas destinés à se reproduire comme nous le faisons, qu'ils avaient fait le mauvais choix par perversité et que nous ne pouvions échapper à la répétition de leur crime.

Afin de le prouver, il fouilla le texte énigmatique de la Genèse plus profondément que quiconque avant lui. Il voulait absolument reconstituer la vie perdue de nos premiers ancêtres, retrouver le chemin du jardin d'Éden et y observer leurs ébats amoureux.

L'histoire de l'homme et de la femme nus, du serpent qui parle et des arbres magiques ressemble certes aux contes folkloriques qu'Agustin a méprisés dans sa jeunesse, mais la tâche du vrai croyant n'est pas de sauver ce récit en le traitant comme la couverture naïve d'un mystère philosophique complexe. Il faut au contraire le prendre comme la représentation sans fard d'une réalité historique.

Augustin entreprend alors la rédaction d'une oeuvre intitulée De la Genèse au sens littéral dont le but est « d'expliquer [...] l'Écriture selon la réalité des faits, et non en énigme annonciatrice de l'avenir ». Chaque fois qu'il le put, Augustin s'accrocha de toutes ses forces au sens littéral. Certes, il concédait qu'Adam et Ève n'étaient pas aveugles au sens propre du terme avant de manger le fruit, mais il devait exister un moyen d'interpréter les mots « Vos yeux s'ouvriront » autrement que comme une figure de style.

Augustin était catégorique : il devait y avoir eu quelque chose que le couple avait véritablement vu pour la première fois après leur transgression, quelque chose qui n'était pas métaphorique. Mais quoi ? La réponse s'imposa : « Leurs yeux s'ouvrirent sur un point qui jusque-là avait échappé à leurs regards, quoiqu'ils fussent antérieurement ouverts sur d'autres objets [...] et ils éprouvèrent, par un mouvement jusque-là inconnu, les désordres de la concupiscence. »

**La liberté contre le désir**

La clé de cette interprétation était cachée dans l'expérience qu'Augustin avait faite aux thermes de Thagaste. L'érection qui avait réjoui Patricius et horrifié Monique pouvait désormais être reliée au moment originel où Adam et Ève avaient éprouvé le désir et la honte. Ils virent pour la première fois ce qu'ils n'avaient jamais vu auparavant, et si ce spectacle éveilla leur désir, il les remplit aussi de honte, les poussant à arracher des feuilles de figuier pour couvrir « les organes révoltés qu'il s'agissait de voiler ».

Jusqu'à cet instant - et pour la seule fois dans toute l'histoire de l'humanité, d'après Augustin - ils avaient possédé une liberté parfaite. Désormais, parce qu'ils avaient orgueilleusement choisi de vivre non pour Dieu mais pour eux-mêmes, ils avaient perdu leur liberté. Et ils avaient honte. Mais quelle est donc l'alternative que nous avons perdue, avec Adam et Ève, pour toujours ? Plus précisément, comment ces derniers étaient-ils censés se reproduire, s'il ne s'agissait de la manière dont les êtres humains se reproduisent depuis toujours ?

Au paradis, selon Augustin, Adam et Ève étaient censés se reproduire sans subir d'ardeur érotique involontaire : « Quant à la génération, elle aurait pu s'opérer sans aucune rébellion des sens, comme beaucoup d'oeuvres s'opèrent dans le calme complet des membres, dirigés par l'impulsion de la volonté, et complètement étrangers aux ardeurs de la passion. » Sans ressentir de passion, sans cet étrange sentiment d'être aiguillonné, l'homme « aurait pressé sa femme dans ses bras avec une entière tranquillité de corps et d'esprit ».

Ce qu'Augustin découvrit, ou plus exactement ce qu'il inventa sur la sexualité au paradis, lui prouvait que les hommes n'avaient pas été conçus pour ressentir ce que lui-même éprouva adolescent. Il n'était pas venu au monde pour ressentir les pulsions qui l'avaient attiré vers les lieux de débauche de Carthage.

Il y vit la preuve que, au moins dans l'état de rédemption auquel il aspirait, il n'avait pas été créé pour éprouver ce qu'il avait éprouvé à d'innombrables reprises pour sa maîtresse, la mère de son fils unique, la femme qu'il avait aimée pendant quinze ans, la femme qu'il avait renvoyée à l'instigation de sa mère, celle qui avait déclaré qu'elle ne connaîtrait plus aucun homme comme lui ne connaîtrait plus aucune femme, celle dont le départ lui avait causé un arrachement au coeur.

Ce n'est pas parce que le serpent l'avait trompé qu'Adam avait chuté, écrivit Augustin dans La Cité de Dieu. Adam avait décidé de pécher par orgueil - par « le désir d'une fausse grandeur » - et parce qu'il « n'avait pu résister à l'amour qu'il portait à sa femme ». Augustin avait fait de son mieux, dans les limites de cette condition déchue, pour défaire ce qu'Adam avait choisi de faire.

Il avait essayé, avec l'aide de sa pieuse mère, de renoncer à la concupiscence et de fuir tout désir. Il continuait certes de subir des rêves involontaires et des érections importunes, mais ce qu'il savait d'Adam et Ève dans leur état premier d'innocence l'assurait qu'un jour, avec l'aide de Jésus, il aurait une maîtrise parfaite de son propre corps. Il serait libre.

(\*) La phrase latine laisse planer un doute. Le père aurait pu aussi bien noter que son fils avait des poils pubiens. Mais l'expression inquieta adulescienta suggère quelque chose de plus, comme une érection involontaire, estime S. Greenblatt.

LECTURE PSYCHANALYTIQUE

**Marie Balmary : « Ce récit donne les fondements de la relation à l'autre »**

**Audrey Fella** en dialogue avec **Marie Balmary** (écrivaine et psychanalyste. Elle s'intéresse aux mythes d'origine et particulièrement à la Bible).

La faute ? Quelle faute ? Comment Adam et Ève prennent-ils conscience de leur altérité grâce à l'interdit ? À une lecture perverse et castratrice du mythe, la psychanalyste Marie Balmary préfère une interprétation divinisante.

**Dans votre livre La Divine origine, vous écrivez que Dieu n'a pas créé l'homme et la femme, mais qu'il les a présentés l'un à l'autre. Quel est donc l'enjeu de leur rencontre ?**

Avant de faire des recherches sur ce sujet, j'avais le même présupposé que tout le monde : Dieu a créé l'homme. En français, beaucoup de traductions disent : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il créa l'homme et la femme. » De là viennent nombre de commentaires, contestables à mon sens.

Quand j'ai lu le texte hébreu, avec d'autres chercheurs, nous avons vu que la traduction était fausse. Dans le premier récit de la Création, celui des six jours et du shabbat, il est écrit : « mâle et femelle, il les créa ». Ce récit se clôt sans que les mots « homme » et « femme » soient prononcés. C'est saisissant ! Il y a seulement l'Adam, l'humain (de humus, la terre), le terrien, le « glébeux » comme l'appelle l'écrivain André Chouraqui.

Mais il n'y a pas encore d'homme ou de femme. Ces deux mots apparaissent dans le second récit de la Création, quand l'Adam n'a pas trouvé d'aide pour lui parmi tous les animaux. Alors, le Créateur le fait dormir et tire de son côté la femme. À son réveil, l'humain dit : « Celle-ci sera appelée femme car de l'homme elle a été prise ». Là apparaissent *isha*, la femme, et *ish*, l'homme, par leur rencontre.

Notons que le mot « femme » vient avant le mot « homme » dans la Bible, ce qui n'est pas négligeable. Le but de cette rencontre est tout d'abord culturel. Comme dans tous les mythes, l'homme se sépare des animaux. Dans le premier récit, il est dit : « La terre fera sortir l'être vivant », ce qui correspond assez à la théorie de Darwin. Les animaux sont créés « selon leur espèce ». L'animal est destiné à se reproduire, il fabrique des nids. Pas de tombes, ni de temples... pas la culture. L'humain est créé « en l'image de Dieu » - non pas selon son espèce.

Ainsi l'homme n'est pas assigné à résidence dans la reproduction. Il est en cette mystérieuse image de Dieu, qui est l'humain, mâle et femelle, et non pas l'homme ou la femme tout seul. L'image divine est une relation. L'enjeu de cette relation, c'est la parole, l'altérité, ce qui fait sortir par là du statut de mortel créé pour arriver au statut divin d'incréé.

Si Dieu a fait les humains en son image, à eux d'atteindre la ressemblance à Dieu qu'il s'est retenu de faire. Cela donne une dimension particulière à la vie humaine : l'accès à la vie divine. L'homme et la femme ont un grand rôle à jouer ici. « Jamais l'un sans l'autre nous ne parviendrons à nous débarrasser de la mort », a écrit Paul Claudel. C'est le paradigme de toute relation à l'autre. L'homme et la femme ne peuvent rien s'apporter s'ils sont confondus. C'est leur différence qui permet la relation. Ils ne se connaissent pas, ils désirent se connaître. C'est de là qu'ils se parlent.

**De ce point de vue, comment interprétez-vous le « péché originel », soit la transgression de l'interdit de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ?**

Le « péché originel » n'existe pas dans la tradition juive. Il a été développé par saint Augustin, malheureusement. Où intervient cet interdit ? Entre la création d'Adam et la formation de la femme. C'est intéressant. Car dès que Dieu a créé l'Adam, il dit : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin ; et de l'arbre à connaître bon et mauvais, tu ne mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras. »

Le Créateur fait ici deux dons : la nourriture et l'interdit. Cet « inter-dit » est un « dire-entre », qui permet que tout ne soit pas objet consommable, mangeable. C'est l'entrée dans la parole, l'accès à la négation. En effet, « manger » est le verbe le plus dédifférenciant qui soit. Si l'on veut garder une différence, on ne peut pas mieux le montrer que par un « ne pas manger ».

Si je mange ce fruit, il devient moi, il disparaît. Le « ne pas manger » peut ouvrir à un autre connaître, qui ne se fait pas par le « manger l'autre », mais par l'écoute de l'autre. On sort du champ de la nature pour arriver dans le champ de la culture, de la parole, de l'altérité. À ce moment-là, l'interdit n'est plus lu comme donné par Dieu pour que les hommes ne deviennent pas des dieux, ce qui est la lecture du serpent - et des théologiens qui enseignent que le Créateur se réserve la connaissance ! Bien au contraire, cet interdit permet l'accès à une bonne connaissance.

C'est par un « ne pas » qu'il y a de l'autre, de l'alliance, de l'amour, de la relation de sujet à sujet. Dieu lui-même respecte cet interdit puisqu'à un moment il dit à Adam : « Où es-tu ? » Cela suppose : « Je ne sais pas où tu es, je ne te sais pas, je ne te mange pas, je t'appelle. »

**Que symbolise le serpent et quel est son rôle dans cette « épreuve originaire », comme vous la nommez par ailleurs ?**

Pendant longtemps, j'ai refusé d'associer le serpent au sexe masculin. C'était trop facile, trop « psy ». Cependant, si l'on revient au plus près du texte, le serpent arrive juste après la rencontre de l'homme et la femme. « L'homme abandonnera son père et sa mère, et se joindra à sa femme. Ils seront les deux en chair une. Les deux étaient nus, l'humain et sa femme. Et ils ne se faisaient pas honte mutuellement. » Puis « Et le serpent était nu (ou rusé - c'est pratiquement le même mot) plus que tout vivant du champ qu'avait fait YHWH Elohim [Dieu, ndlr]».

Si le serpent représente en imaginaire un sexe masculin détaché du corps, comment se lit donc le récit ? Notre recherche nous a menés à ceci : l'épreuve donnée à vivre ici est celle de la différence des sexes. Le sexe masculin est visible, le sexe féminin est invisible. L'épreuve dans le mythe commence par ce qui est visible. Autre élément dans ce sens : le serpent ne s'adresse qu'à la femme. Pourquoi ne parle-t-il pas à l'homme ? Logiquement, parce que c'est elle qui est confrontée d'abord à la différence des sexes : elle, qui a l'invisible, se trouve devant le visible (le nu) de l'autre.

Le serpent ne parle pas de la différence entre eux (est-il le sexe unique ?). Il lui dit : « Vous ne mourrez pas car Dieu connaît que au jour où vous mangerez de lui vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux connaissant bon et mauvais. » Il place l'interdit entre les humains et le divin, non plus entre l'homme et la femme.

Alors que l'« inter-dit » - qui permet de dire « Je ne suis pas toi », « Tu n'es pas moi » - fonde la possibilité de l'identité propre, le serpent leur propose de se débarrasser de la loi de relation, d'être comme des dieux. Leur épreuve est donc de refuser cette tentation de puissance indifférenciée et d'arriver à parler à la première et deuxième personne, bien différenciés par la négation, reconnaissant leur manque.

Ce manque, qui est une pauvreté pour la toute-puissance, est une richesse pour la parole. La toute-puissance, c'est « vous aurez tout à condition que vous vous débarrassiez de la différence divine ». On est dans l'idolâtrie totalitaire. Or aucun des deux n'a tout. Chacun met l'autre devant un manque. La conscience dépend de cela. Si l'on n'a pas cette négation-là, la conscience, qui est savoir avec l'autre (cum-scire) et non savoir l'autre, n'aura pas lieu. Sans « inter-dit », pas de conscience.

**En mangeant le fruit défendu, Adam et Ève acquièrent la connaissance de la vie sexuelle et la conscience du pouvoir d'engendrer. Que signifie l'interdit de cette connaissance et sa transgression ?**

C'est tellement aberrant de penser que le Dieu de ce récit a créé des êtres vivants sexués avec l'interdit de vivre la sexualité ! Comment a-t-on pu croire cela ? C'est bien plutôt que, ayant perdu la loi de leur relation, la connaissance acquise par cette transgression les met dans la peur et la honte.

La première fois que l'humain dit « je », c'est pour dire « j'ai peur » - peur du Dieu qui circule dans le jardin au souffle du soir. Que la « transgression libératrice » donne la connaissance, c'est la version du serpent : si vous en mangez, vous serez comme des dieux. Or l'homme et la femme ne deviennent pas comme des dieux, ils se cachent dans l'arbre, se revêtent de feuilles du figuier.

Ils ne sont plus protégés par une négation qu'ils n'ont pas respectée. Si elle n'est pas habillée de parole, cette nudité est problématique. C'est peut-être la raison pour laquelle on a inventé le mariage, pour qu'une parole JE-TU les sépare et les unisse, après quoi ils peuvent enlever leurs vêtements...

On peut comprendre que l'athéisme soit un progrès par rapport à une telle foi. Pourquoi croire en un Dieu qui nous castre ? Ceci dit, on ne transmet pas la vie divine comme ça, chacun doit faire son chemin, le sien avec les autres. C'est peut-être ce que dit aussi le récit originel : on est libre de devenir divin ou pas.

En quoi est-ce que l'union sexuelle serait une transgression par rapport au divin ? Elle ne transgresse que le faux interdit du mauvais Dieu, l'ogre, le « Dieu pervers » comme le nomme le théologien Maurice Bellet. Le plus difficile est de penser un Dieu non jaloux de l'homme.

Il est écrit : « L'homme quittera son père et sa mère ». Quitter ou abandonner, c'est le même verbe en hébreu. La vie sexuelle marque en effet le passage où l'on quitte l'enfance. D'où le problème posé quand il n'y a plus de conséquence à la vie sexuelle. Elle est plus facile, mais n'a plus la même force séparatrice entre les générations.

Quant à la punition du plaisir sexuel - une erreur lourde de conséquence -, il n'est pas écrit : « Tu enfanteras dans la douleur » mais « Dans le chagrin, tu enfanteras des fils ». C'est la filiation divine - image de Dieu - qui va être difficile, non pas l'accouchement. Or le mot « fils » a été supprimé dans de nombreuses traductions.

Ce chagrin arrive tout de suite dans le récit, avec Caïn, possédé par sa mère Ève, elle-même dominée. L'enfant ne doit pas être l'objet de ses parents. Ce qui est difficile, car si les parents transmettent l'amour et la loi, ils peuvent en même temps vouloir modeler l'enfant à leur image. Or, il faudra qu'ils se différencient, ce qui fera souffrir l'enfant et les parents. D'où le thème d'une deuxième naissance, celle d'en haut. Une juste religion, si je puis dire, permet le passage d'une lecture perverse du mythe à une lecture divinisante.

**Qu'en est-il de la place de l'amour dans le mythe d'Adam et Ève ?**

Plus loin dans la Genèse, il est écrit : « Adam connaît sa femme. » Pourquoi ce verbe « connaître », alors que la connaissance est interdite entre eux ? Pourquoi l'un est sujet et l'autre objet ? Comme par hasard, c'est l'homme qui est sujet et la femme objet de connaissance !

Quel était donc le verbe de l'amour avant qu'ils aient perdu la loi de relation ? « L'homme quittera son père et sa mère, il s'unira (davaq) à sa femme... » Davaq veut dire « joindre ensemble ». Là, personne n'est objet. On se joint, on s'unit. On arrive physiquement à une seule chair - le couple et aussi l'enfant - et, dans la parole, au pronom « Nous ». Un « Nous » créateur qui permet de faire, de dire ensemble, et de passer au-delà.

Car la parole est au-delà du créé. Ceux qui croient qu'un homme connaît une femme en couchant avec elle, et vice versa, font erreur. Bien qu'il existe une re-connaissance mutuelle, la connaissance de l'autre est dévoratrice : je te connais, je te possède. Comment une vie humaine va-t-elle passer du mode de désir « je te mange » (celui du nourrisson) à « nous nous unissons » ?

Il y a beaucoup d'étapes à franchir, y compris d'accepter la non-possession et le mystère de l'autre. Est-ce lorsqu'on ne peut pas parvenir à cela, dans une relation amoureuse, qu'on change de partenaire ? Avec qui pourra-t-on accéder à une alliance heureuse où chacun parvient à être ? Le projet biblique en annonce l'accomplissement possible. Ce récit donne à mon sens les fondements de la relation à l'autre, en tant que voie divine, dont le couple Adam et Ève est le célèbre premier maillon.

---

**À lire de Marie Balmary**

Le Sacrifice interdit, Freud et la Bible (Grasset, 1986)

Abel ou la traversée de l'Éden (Grasset, 1999)

La Divine Origine, Dieu n'a pas créé l'homme (Grasset, 1993)

Ouvrir le Livre, une lecture étonnée de la Bible avec Sophie Legastelois (Albin Michel, 2016)

**Les deux premiers végétariens**

**Bénédicte Lutaud**

Au commencement, Adam et Ève étaient végétariens. Cela vous surprend ? Prenons le texte biblique à témoin : « Dieu dit encore : "Je vous donne toute plante qui porte sa semence sur toute la surface de la terre, et tout arbre dont le fruit porte sa semence : telle sera votre nourriture. À tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui va et vient sur la terre et qui a souffle de vie, je donne comme nourriture toute herbe verte." » (Genèse 1, 29-30) Dans l'Éden, hommes et animaux sont soumis au même régime : le végétarisme. Curieusement, il est aboli quelques générations plus tard, avec Noé, après le Déluge : « Dieu bénit Noé et ses fils. Il leur dit : "Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre. Vous serez la crainte et la terreur de tous les animaux de la terre, de tous les oiseaux du ciel, de tout ce qui va et vient sur le sol, et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains. Tout ce qui va et vient, tout ce qui vit sera votre nourriture ; comme je vous avais donné l'herbe verte, je vous donne tout cela." » (Gn 9, 1-3) Comment interpréter ce changement ? Le christianisme, contrairement à l'hindouisme, n'est pas une religion qui prône le végétarisme. Pourtant, parmi les Pères de l'Église, certains ont prôné un végétarisme « chrétien ». C'est le cas de Jérôme, qui composa vers 393 un pamphlet en faveur du régime végétarien, Adversus Jovinianum (Contre Jovinien). Parmi ses arguments, le traducteur de la Bible souligne que l'homme a été chassé du Paradis à cause d'un péché de gourmandise ! Outre son interprétation littérale, il oublie de préciser qu'il s'agissait d'un fruit, et non de chair animale...

**Vegan pour tous !**

Comme le montre le prêtre végétarien Robert Culatdans Le Paradis végétarien. Méditations patristiques (L'Harmattan, 2016), d'autres Pères de l'Église ont interprété la Genèse en faveur du végétarisme. Basile de Césarée, au IVe siècle, lie ainsi le péché originel à l'irruption de la viande : « La variété du régime est due au péché qui l'a introduite chez nous. Car une fois déchus des véritables délices du Paradis, nous nous sommes inventés des délices abâtardies » , écrit-il dans Sur l'origine de l'homme (Homélie II, 6.7, Sources chrétiennes 160). Après le péché d'Adam et Ève, Dieu aurait « concédé » de manger la chair animale, car les hommes seraient devenus dépensiers et gaspilleurs. De même, Jean Philopon (VIe siècle) estime que le régime végétarien donné par Dieu correspondrait à « la nourriture la plus appropriée » à la nature humaine. En outre, il assimile l'abstinence de viande à l'état de « douceur » : a contrario, le régime accordé à Noé après le Déluge suppose la violence, puisqu'il faut désormais tuer pour manger. Robert Culat s'étonne qu'aucun Père de l'Église n'ait fait le lien avec la prophétie d'Isaïe, selon laquelle à la fin des temps, on reviendrait au régime végétarien : « Le loup habitera avec l'agneau et la panthère se couchera avec le chevreau » , et même « le lion, comme le bœuf, mangera de la paille » (Isaïe XI, 6-7). Mais cette interprétation de la Genèse reste minoritaire.

**À lire** : *La chère et l'esprit. Histoire de la culture alimentaire chrétienne,* Massimo Montanari (Alma éditeur, 2017)

LA SCIENCE DE LA PRÉHISTOIRE

**Un papa, une maman, il y a 150 000 ans**

Par **Laurent Testot** (journaliste et conférencier, contributeur régulier du Monde des Religions, auteur de Cataclysmes. Une histoire environnementale de l'humanité, (Payot, 2017)).

Le mythe biblique d'Adam et Ève est-il compatible avec nos connaissances sur la préhistoire ? La paléoanthropologie évolue très vite et les théories se succèdent de telle manière que les thèses religieuses n'ont pas fini de coexister avec les découvertes scientifiques.

Un couple enlacé marche. Ils sont nus. Si leur visage est simiesque, leur morphologie tient davantage de l'humain que du singe : bipèdes, ils ont une tête volumineuse. L'homme, serein, regarde devant lui - vers l'avenir ? Il a enroulé un bras protecteur autour des épaules de sa compagne, nettement plus petite que lui.

La femme, inquiète, jette des coups d'œil de côté. Ils tournent le dos à un arbre solitaire autour duquel picorent des oiseaux semblables à des pintades. Que représente cette scène ? La fuite d'Adam et Ève du paradis ? Ou les débuts de l'humanité tels que les envisage la science ?

La conception de cette image a été supervisée par le paléoanthropologue (savant étudiant les fossiles de nos ancêtres humains) Ian Tattersall en 1994. Elle visait à illustrer une exposition scientifique sur les origines des humains. Pourtant, la scène qu'il a conçue s'inspire clairement du contexte biblique, un volcan africain se substituant au feu de l'épée envoyé par Yahvé (Gn 3, 24), chassant le premier couple d'humains du jardin du Paradis.

La scène préhistorique, elle, a pu avoir lieu il y a 3,7 millions d'années, à Laetoli, aujourd'hui en Tanzanie. À cet endroit, découvertes en 1976, sont fossilisées les empreintes d'humanoïdes bipèdes, des australopithèques (comme la fameuse Lucy), cheminant côte à côte dans les cendres laissées par une éruption volcanique. Dans cette scène comme dans d'autres, la culture judéo-chrétienne a poussé à interpréter les découvertes archéologiques au prisme biblique.

Pour comprendre les liens entre Bible et préhistoire humaine, il faut revenir au Moyen Âge. L'Église faisait alors du récit biblique de la Genèse une vérité incontestable. Il allait de soi que le monde avait été créé par Dieu avec un nombre déterminé d'espèces vivantes, qui restaient stables, et que l'humanité descendait d'Adam et Ève.

C'est au XVIIIe siècle que Buffon, Linné, Cuvier..., posent les bases de la biologie moderne. En 1859, le naturaliste Charles Darwin, publiant De l'origine des espèces, formule l'idée dominante de l'évolutionnisme : les espèces animales évoluent pour s'adapter aux changements environnementaux, et celles qui ne savent pas s'adapter périssent. Il n'ose pas immédiatement prolonger par la suite logique, ce que fait son collègue Thomas Huxley quatre ans plus tard : l'humain n'est pas une créature unique, mais un cousin des grands singes, avec lesquels il partage un ancêtre commun.

**La thèse concordiste**

Ces thèses sont aussitôt combattues par les Églises, catholique et protestante. Il leur est difficile de concevoir que l'homme, supposé unique dans la Création, soit un animal comme les autres. La transition entre la certitude d'une origine adamique de l'humanité et un ancêtre supposé marquer le passage entre primate - alors supposé dénué de conscience de soi - et humain (le « chaînon manquant ») implique un bouleversement des certitudes dominantes.

L'Église catholique connaît une crise idéologique majeure. Quand certains prêtres, tels le jésuite Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) et l'abbé Henri Breuil (1877-1961), s'imposent comme des paléoanthropologues de référence, le dogme fixiste oblige les prêtres à lutter contre les thèses évolutionnistes, souvent incarnées par des figures républicaines.

En 1924, l'historien et abbé Henri Bremond dépeint la Préhistoire sous les traits d'une jeune fille sous contrôle des anticléricaux, se livrant à la danse du scalp autour de l'Église. La thèse concordiste est élaborée pour esquisser un terrain médian entre le créationnisme défendu avec plus ou moins de force par les autorités chrétiennes, et les thèses sécularisantes niant à la Bible tout aspect rationnel.

Soutenu par des hommes d'Église, le concordisme postule que la Bible dévoile un récit métaphorique inspiré de faits lointains : le jardin d'Éden serait la savane africaine d'où est sorti l'homme, au temps où il était un animal comme un autre, ou en tout cas innocent tel un animal ; l'épée de feu représente la Nature qui l'a expulsé de ce paradis ; et nous descendons tous d'un(e) ancêtre commun(e), sinon d'un couple ayant vécu il y a peut-être 150 000 ans.

**Les sept filles d'Ève**

Entre temps, les découvertes archéologiques s'enchaînent. L'identification de squelettes d'un humain différent de nous, Néandertal, en Allemagne puis en France à partir de 1856, sont complétés par celles des « hommes singes » ou pithécanthropes (dits aujourd'hui Homo erectus), l'homme de Java en Indonésie (1891) et le sinanthrope en Chine (1923).

Mais l'Afrique s'impose dans la seconde moitié du XXe siècle comme le seul foyer réellement ancien de nos ancêtres au-delà de 2,5 millions d'années, particulièrement dans sa partie orientale, de l'Éthiopie à l'Afrique du Sud. Sur la base de l'examen des rares os disponibles, la théorie Sortie d'Afrique I prend corps.

Elle estime que les premiers Homo (habilis) émergent il y a trois millions d'années en Afrique de l'Est. Un petit million d'années plus tard, les Homo erectus quittent l'Afrique et se répandent en Asie et en Europe. Se construisent alors diverses théories prétendant expliquer d'où jaillissait notre espèce, sapiens, et comment elle avait conquis le monde.

Depuis les années 1990, la découverte de nouveaux fossiles et les progrès de la génétique fissurent régulièrement ces édifices théoriques. Le généticien Brian Sykes, sur la base de recherches établissant des généalogies à partir de l'ADN mitochondrial (des fragments génétiques faciles à étudier, transmis exclusivement par les mères à leurs enfants), élabore par exemple l'hypothèse popularisée sous le titre de son livre, Les Sept Filles d'Ève.

Selon lui, 96 % des Européens ne descendraient que de sept femmes, qu'il identifie avec une précision discutable et baptise Ursula (née en Grèce il y a 45 000 ans), Xénia (Caucase, 25 000 ans), Héléna (France, Dordogne, 20 000 ans, à l'origine de 47 % des Européens), Velda (Espagne, 17 000 ans), Tara (Italie, Toscane, 17 000 ans), Katrine (Italie, Vénitie, 15 000 ans) et Yasmine (Syrie, 10 000 ans).

Depuis, les recherches sur l'ADN mitochondrial permettent de remonter jusqu'à une hypothétique ancêtre féminine commune à toute l'humanité. Cette « Ève mitochondriale », ou plus récent ancêtre matrilinéaire commun, est une femme qui aurait vécu voici 150 000 ans. Cet âge a été calculé en ayant estimé qu'une mutation affectait en moyenne l'ADN mitochondrial tous les 10 000 ans, et en ayant séquencé la répartition de ces mutations dans l'espèce humaine sur toute la planète. Il est estimé que cette Ève a vécu en Afrique orientale.

**L'Adam chromosomique**

En travaillant sur le chromosome Y, transmis uniquement par les hommes, des généticiens vont simultanément rechercher un Adam-Y chromosomique. Il serait le plus récent ancêtre patrilinéaire commun, un homme hypothétique dont descendraient tous les autres êtres humains par la lignée paternelle. Il existe plusieurs études estimant pointer vers un Adam chromosomique, daté à 60 000, 140 000 ou 340 000 ans.

Le constat est que les 7,5 milliards d'humains aujourd'hui vivants ont une variabilité génétique\* très faible, inférieure à celle des 100 000 chimpanzés survivants. Cela signifie que notre espèce a failli s'éteindre, s'est trouvée réduite à un moment indéterminé à quelques milliers ou dizaines de milliers d'individus.

En attendant que les généticiens accordent leurs mesures du rythme de mutation du chromosome Y, une hypothèse solide souligne que les plus anciennes populations humaines ayant divergé des autres semblent être les San, des chasseurs-cueilleurs d'Afrique du Sud et de Namibie. Et ceux-ci auraient vécu dans un isolement génétique constant depuis 150 000 ans. Si l'Adam-Y chromosomique est identifié un jour, il le sera probablement en Afrique australe, avec un âge d'au moins 150 000 ans.

**Nous sommes tous des métis**

Le séquençage du génome humain - et l'application de ses techniques à la préhistoire humaine -, a élargi le champ des incertitudes. Détruisant le consensus antérieur, le généticien Svante Pääbo a démontré que nos ancêtres sapiens se sont hybridés avec Néandertal, ainsi qu'avec Denisova, un autre humain préhistorique récemment identifié. Des traces d'échanges génétiques avec divers autres Homo sont en attente de confirmation...

La conclusion : s'il se peut que nous ayons des ancêtres communs à toute l'humanité - Adam-Y chromosomique et Ève mitochondriale -, nous descendons aussi d'autres sapiens qui ont coexisté avec ces ancêtres scientifico-mythiques, et nous portons même en nous les traces des ébats que nos aïeux ont eu avec d'autres espèces humaines, depuis disparues. Nous sommes tous des métis.

En 2017, la datation de squelettes de sapiens, exhumés au Maroc, à 330 000 ans, a permis de reculer considérablement la date d'apparition de notre espèce, jusqu'ici estimée à moins de 200 000 ans. Cette découverte a aussi permis de déduire, à partir de l'étude des pierres taillées utilisées par nos ancêtres, que sapiens était alors présent dans toute l'Afrique.

Le nouveau scénario, celui d'une origine panafricaine de sapiens, confirme en tout cas que si Ève et Adam ont existé, ils étaient africains. La paléoanthropologie est une science qui évolue très vite et s'enrichit de moyens toujours plus performants. Les bouleversements de théorie y sont constants.

Les concordistes d'aujourd'hui, de même que les créationnistes, peuvent aisément greffer d'autres scénarios sur les origines humaines. Gageons qu'une science qui évolue aussi vite que l'étude de l'évolution humaine, par sa plasticité, permettra longtemps à des thèses religieuses de coexister avec ses découvertes. Nous n'avons pas fini d'entendre parler d'Adam et d'Ève préhistoriques.

---

Ève l'africaine

C'est un consensus partagé aujourd'hui par une majorité de paléoanthropologues et de généticiens : si Ève ou Adam (au sens non pas d'uniques ancêtres, mais de dernier ancêtre commun à toute l'humanité dans sa lignée féminine ou masculine) ont vécu quelque part, c'est en Afrique.

Ils étaient des Homo sapiens (Humains sages), c'est-à-dire qu'ils appartenaient à la même espèce animale que nous. Et ces hypothétiques Adam-Y chromosomique et Ève mitochondriale n'ont pas formé un couple. La probabilité est à peu près absolue qu'ils ne se soient pas rencontrés.

Le séquençage des génomes des chasseurs-cueilleurs San, comme les hypothèses de l'Ève mitochondriale et de l'Adam-Y chromosomique (voir texte), convergent vers un diagnostic peut-être provisoire : nous descendrions tous d'une petite population, que les pointeurs génétiques localisent aujourd'hui en Afrique australe. C'est là qu'est attestée la plus grande variabilité génétique\* de notre espèce, et cette variabilité décroît avec l'éloignement de ce foyer initial.Les calibrages pointent vers une expansion commençant au plus tard il y a 150 000 ans.

À quoi ressemblaient nos Adam chromosomique et Ève mitochondriale ? Vivant sous les Tropiques, ils étaient adaptés à un milieu chaud. Aussi glabres que nous, ils avaient évidemment la peau noire et les cheveux crépus, afin de mieux gérer les coups de chaleur. Chasseurs-cueilleurs, ils devaient beaucoup courir, ce qui implique des os plus denses que les nôtres, d'environ 20 %, et une musculature en meilleur état.

Ils vivaient moins vieux en moyenne, atteignant la quarantaine quand ils survivaient à leurs premières années. Ève courait aussi de gros risques de mourir lors des accouchements, espacés de trois à quatre ans par un allaitement intense réduisant son ovulation. Consommant des nourritures coriaces, ils avaient une mâchoire plus développée que la nôtre, et ne souffraient pas de caries, ne pouvant se nourrir massivement de sucre et de céréales.

**LEXIQUE**

\*Variabilité génétique

Ensemble des variations génétiques qui peuvent exister entre les membres d'une population, d'une espèce.

**À lire**

D'où vient l'homme ? Le défi de nos origines Herbert Thomas (Acropole, 2005)

Les Sept Filles d'Ève. Génétique et histoire de nos origines : une incroyable découverte qui nous mène jusqu'à nos premiers ancêtres Bryan Sykes (Albin Michel, 2001)

La Femme des origines. Images de la femme dans la préhistoire occidentale Claudine Cohen (Belin/Herscher, 2003)

**Relectures féministes. La femme d'à côté**

Par **Bénédicte Lutaud**

En théologie, le sens donné aux mots revêt un enjeu considérable. À partir du XIXe siècle, une réinterprétation féministe de la Genèse dessine une Ève non pas issue de la côte d'Adam - et donc dans une relation de sujétion -, mais côte à côte avec lui dans la quête d'une altérité.

 « Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme avant la femme ? Parce qu'Il devait faire un brouillon avant de créer un chef-d’œuvre ! ». Cette célèbre plaisanterie montre combien le mythe d'Adam et Ève continue, encore aujourd'hui, de susciter bien des interrogations. Et pour cause : dans la Genèse, il en existe deux « versions » !

Dans le premier récit (Genèse 1, 26-29), qui est le plus récent (de source sacerdotale, VII-VIe siècle avant notre ère), l'homme et la femme sont créés en même temps : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa. »

Mais dans l'autre récit (Genèse 2, 7-25), le plus ancien (de source yahviste, Xe-IXe siècle avant notre ère), la femme est créée en second : « Le Seigneur Dieu dit : "Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je vais lui faire une aide qui lui correspondra." [...] Alors Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma les chairs à sa place. Puis de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. Et l'homme dit : "Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! On l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme." »

Dès les premiers siècles du christianisme, les Pères de l'Église privilégient le chapitre 2 de la Genèse. Il leur permet de justifier l'infériorité de la femme, créée, selon eux, pour « aider », « seconder l'homme ». Saint Paul écrit ainsi : « L'homme est l'image de la gloire de Dieu. Mais la femme est la gloire de l'homme. Car ce n'est pas l'homme qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme. Et l'homme n'a pas été créé pour la femme mais la femme pour l'homme » (1 Co 11, 7-9).

Mais c'est le chapitre 3 de la Genèse qui fait le plus de ravages : Ève, tentée par le serpent, mange le fruit défendu avant de le donner à Adam. Pour les théologiens, c'est tout vu : Ève est coupable ! Au fil des siècles, s'est généralisée l'idée que la femme serait par essence pécheresse, dénuée de raison, et qu'il fallait pour cela la maintenir en sujétion. C'est ce qui ressort dans 1 Timothée 2,13 : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre de l'autorité sur l'homme [...] car Adam a été formé le premier, Ève ensuite ; et ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression. »

Dès le Moyen Âge, des religieuses mystiques commencent à démontrer qu'une autre lecture est possible. Si Ève a été créée en dernier, c'est qu'elle est justement la créature « la plus parfaite, l'image rayonnante de Dieu » (1) : ici, point de plaisanterie ! Hildegarde de Bingen (1098-1179) corrige Paul : si Ève a été créée pour Adam, « de même que lui pour elle » ! Julienne de Norwich (1342-1416) tente elle aussi de réhabiliter Ève, en soulignant notamment le sens de son nom : « la vie, la vivante ». Il faudra attendre cependant le XIXe siècle, et les premiers mouvements d'émancipation des femmes, pour qu'une véritable théologie féministe réinterprète le mythe.

**Ève, côte ou côté d'Adam ?**

Dans la pensée juive, la Genèse 1 a été davantage valorisée. En hébreu, Adam (ha-adam) signifie « l'humain », ou plus exactement, « tiré de la terre, le terreux ». Le récit précise que l'Éternel créa Adam « zakhar ounekeva », ce qui signifie à la fois « mâle et femelle ». Ce qui donne : « Dieu créa l'humain à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa. »

Ce n'est que dans le chapitre 2 qu'il est fait mention de l'homme (« ish » en hébreu) et de la femme (« isha »). À partir du XIXe siècle, des théologiennes s'appuient sur cette exégèse pour montrer que Dieu a, au contraire, créé une humanité « à son image », à savoir à deux genres égaux, féminin et masculin. Dieu aurait donc aussi une part féminine ! C'est ainsi qu'en 1895, un groupe de femmes américaines réunies autour d'Elizabeth Cady Stanton publièrent la Women's Bible (Bible des femmes).

Aujourd'hui, si de nombreux biblistes chrétiens plaident pour la traduction « mâle et femelle il les créa », l'Église continue d'employer, dans ses textes officiels, la formulation « homme et femme il les créa ». L'exégèse islamique est elle aussi influencée par la tradition judéo-chrétienne, privilégiant le récit de la conception d'Ève à partir de la côte d'Adam. Pourtant, ce récit ne figure pas dans le Coran ! Au contraire, il y est écrit que l'homme et la femme naissent d'une « âme unique » (4,1), comme le rappelle la féministe musulmane Asma Lamrabet.

Comment donc réconcilier les deux versions de la Genèse ? En examinant la Genèse 2, les exégètes se sont intéressés au mot « côte ». Le mot hébraïque utilisé, tzela, est employé ailleurs dans la Bible et alors traduit par « côté ». Pour la rabbin Delphine Horvilleur, la différence est de taille : « Dire que la première femme est née de la côte d'Adam, c'est la mettre dans une relation de dépendance [...]. Mais si on revient à la tradition première, on crée un homme et une femme côte à côte, sujet et sujet ». (2) Dès lors, les deux chapitres se répondent :« La femme "côté" est une césure d'un être originel androgyne dorénavant coupé en deux. »

**Adam l'androgyne**

La Genèse ferait ainsi référence aux parts de féminin et de masculin présentes dans tout être humain, envisage Delphine Horvilleur : « L'Adam de départ est constitué des attributs masculin et féminin, mais il ne le perçoit pas encore [...]. Le féminin qui l'habite aussi dès l'origine est comme refoulé. » Il « ne se révélera à lui que si l'homme sort de sa torpeur, et perçoit que ce féminin est chair de sa chair ». (3)

Le bibliste et théologien belge André Wénin propose une autre interprétation : ce « côté » représenterait le besoin d'altérité de l'humain : « D'après le récit, [Adam] n'est ni homme ni femme. Ou les deux à la fois. Mais pour le Seigneur Dieu, un tel isolement n'est pas bon. C'est la relation qui fait vivre [...]. Aussi décide-t-il de donner à cet être un vis-à-vis, de l'inscrire dans une relation où la parole permettra la rencontre [...]. Dieu prend un côté de l'humain puis ferme la chair à sa place. Cette opération signifie que seul un manque, une perte ouvre un être à l'altérité et qu'une relation n'est possible que si le moi accepte d'être blessé, altéré. » (4)

Dans les années 1960, les exégètes féministes s'attardent sur le mot « aide », dans Genèse 2. Longtemps interprété comme signe de soumission de la femme, ce mot, pourtant, est utilisé plus de vingt fois dans l'Ancien Testament, pour désigner le secours que Dieu procure aux humains. Dès lors, « si le même mot est utilisé pour Ève et pour Dieu, on peut en conclure "qu'Ève est à Adam ce que Dieu est à l'humanité", ce qui n'est pas une position inférieure », résume Pauline Schmitt-Pantel. (1)

**Le pape François plaide l'innocence**

Restait encore à « innocenter » Ève de la « faute originelle » relatée dans Genèse 3. Au XIXe siècle, Elizabeth Cady Stanton va jusqu'à démontrer qu'il n'y a pas de péché : « Le mot "péché" n'est pas présent dans le texte, il n'arrive qu'avec Caïn et Abel, fait-elle remarquer. Pour elle, Ève a suivi la voie de la sagesse : il fallait sortir de l'Éden, sortir de l'influence de Dieu qui voulait continuer à "couver" Adam et Ève », résume la pasteure Élisabeth Parmentier, spécialiste des théologies féministes.

En 1988, l'exégète Helen Schingel-Straumann montre que le dialogue entre la femme et le serpent a été mis en scène pour des raisons davantage éditoriales que théologiques, la femme étant traditionnellement associée à la nourriture. Elle relève en outre que seul le serpent est explicitement « maudit » par l'Éternel.

Plus récemment, le pape François lui-même a donné une toute nouvelle lecture de la Genèse 3, s'agaçant contre le « lieu commun » selon lequel Ève serait l'archétype de la « femme tentatrice ». Après la « faute », Dieu s'adresse ainsi au serpent : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon. »

Par cette Parole, explique le pape, Dieu, loin de condamner Ève, « marque la femme d'une barrière protectrice contre le Mal, à laquelle elle pourra recourir à chaque génération ». Et le pape d'insister : « La femme porte une bénédiction spéciale et secrète pour la défense de sa créature contre le Malin - comme la femme de l'Apocalypse (Ap 12,6), qui court cacher son fils à la vue du Dragon - et que Dieu protège. »

---

*Sources yahviste et sacerdotale*

Le plus ancien récit de la Genèse est qualifié de « yahviste » parce qu'il emploie le terme de Yahvé pour désigner Dieu. Il trahit le mode de pensée qui prévalait en Israël vers le IXe siècle avant notre ère, et notamment une notion encore très concrète, figurative et « naïve » du monde surnaturel et de Dieu. Il est particulièrement centré sur l'Homme. Le monde que Dieu « fabrique », tel un artisan, est « un jardin » : le cadre de vie d'un paysan, comme il y en avait tant en Israël à l'époque. Après quoi il « modèle » d'argile un homme unique et seul, puis pour qu'il ne le demeure pas, il « modèle » ensuite les animaux.

Le « document sacerdotal » de la Genèse traduit un esprit davantage « théologique », clérical et méticuleux. Plus récent de trois siècles que la source yahviste, il laisse transparaître la profonde évolution mentale et religieuse. Dans ce récit, Dieu crée, par sa seule parole, l'univers, le cosmos (et non un jardin), les espèces animales, et en dernier l'espèce humaine « mâle et femelle ».

**À lire**

Ève et Pandora, la création de la première femme Sous la direction de Jean-Claude Schmitt (Gallimard, 2002)

L'Écriture vive. Interprétations chrétiennes de la Bible Élisabeth Parmentier (Labor et Fides, 2004)

En tenue d'Ève Delphine Horvilleur (Grasset, 2013)

(1) Pauline Schmitt-Pantel, « La création de la femme : un enjeu pour l'histoire des femmes ? » in Ève et Pandora, sous la direction de Jean-Claude Schmitt (Gallimard, 2002, p. 211-232)

(2) « Ce n'est pas aux femmes de disparaître de l'espace public », Delphine Horvilleur, *Libération*, 11/10/2013

(3) *En tenue d'Ève*, Delphine Horvilleur (Grasset, 2013)

(4) « Une rencontre manquée », André Wenin, *Croire aujourd'hui*, n°159 du 1er septembre 2003

**Petite histoire de la misogynie**

**Aurélia Hetzel**

«Tu enfantes dans les douleurs et les angoisses, femme ; tu subis l'attirance de ton mari et il est ton maître. Et tu ignores qu'Ève c'est toi ? Elle vit encore en ce monde, la sentence de Dieu contre ton sexe. Vis donc, il le faut, en accusée. C'est toi la porte du diable. C'est toi qui as brisé le sceau de l'Arbre ; c'est toi qui la première as brisé la loi divine ; c'est toi qui as circonvenu celui auquel le diable n'a pas pu s'attaquer ; c'est toi qui es venue à bout si aisément de l'homme, image de Dieu », fustigeait Tertullien à l'aube du IIIe siècle, autorisant les discours misogynes les plus virulents, et pour longtemps. Que s'est-il passé dans la tête des hommes pour que la première femme de la Bible, compagne du premier d'entre eux, coupable comme lui et comme lui punie, se voie pour les siècles des siècles méprisée, condamnée, tyrannisée ? D'éminents théologiens des temps anciens trouvaient déjà que le châtiment divin n'était pas assez violent et - bien que Marie eût racheté la faute d'Ève, selon des exégètes plus charitables - considéraient que « si la femme savait l'horreur de son péché, elle [...] se vautrerait dans la poussière et dans les larmes » (Tertullien). Ce que la misogynie se chargea de lui imposer. Cette « sale pourriture » (Jérôme) est une créature inférieure. Ève a cédé à la tentation et entraîné le pauvre Adam ; faute qui, nécessairement, retombe sur toutes les femmes. Pour justifier la domination patriarcale, ces discours trouvent dans la Genèse un fondement religieux : curieuse, orgueilleuse, tentatrice, infidèle, manipulatrice, sensuelle, excessive, Ève est la source de tout péché et les femmes vont devoir payer. Au mieux, elle n'est qu'une compagnie pour l'homme. Mais fabriquée en second, elle est secondaire dans l'ordre moral et une pâle copie du chef-d'oeuvre masculin. Cet être trop imparfait inspire des légendes lui prêtant une origine non pas divine (Dieu aurait-il pu créer une chose aussi immonde ?) mais démoniaque (Dieu aurait façonné le corps, le diable la tête...), voire canine (l'os d'Adam serait en fait la queue d'un chien !), jusqu'à remettre en question son humanité.

**Mauvais genre**

À partir du Moyen Âge se développe l'idée d'une Ève intérieure : c'est la part féminine (sensible, irrationnelle) de l'homme (spirituel, intelligent) qui égare sa raison. La tentation de la connaissance est interprétée comme un désir charnel qui, dans ses excès, serait l'apanage des femmes (celui des hommes étant, sans elles, pur et modéré...) En effet, explique l'historien Georges Duby, « pour les religieux du Moyen Âge, la source de toute transgression est sexuelle » : le fruit défendu est bien sûr le corps féminin. L'idée d'une « secrète accointance » entre les femmes et le diable connaît un succès considérable jusqu'au XVIIe siècle. Il faut donc domestiquer, neutraliser, voire exterminer cette ennemie du genre humain. On mesure la profonde influence sur les mentalités des discours se prévalant des textes religieux. Les siècles suivants cherchent à justifier la soumission exigée du « sexe né pour obéir » (Bossuet), hiérarchie marquant la vie sociale et citoyenne. Les femmes sont cantonnées aux rôles de mère et d'épouse, y compris par Rousseau : l'égalité ne concerne pas ces douces créatures. Le discours est moins violent, mais la femme reste l'autre de l'homme, l'objet de son désir ; elle le sert et le divertit. Son incapacité juridique est confirmée en 1804 par le Code Napoléon, jusqu'à la déclaration de l'égalité des droits de la Constitution de 1946. Marginalisées, sous-évaluées, objets de questions spécifiques (voter, disposer de leur propre corps...), le « cas des femmes » poursuit insidieusement la malédiction d'Ève. Ces idées, même dépourvues de références religieuses, ont tellement nourri la pensée dominante qu'elles ont du mal à disparaître complètement : l'image des femmes plus fragiles, moins fortes que les hommes, perdure même lorsque, dans la lignée d'Augustin, Adam et Ève (créature unique séparée en deux sexes) sont considérés comme égaux : la femme symbolise des valeurs subordonnées à celles de l'homme ; la part féminine de celui-ci - de plus en plus revendiquée - reste de l'ordre de ce symbolisme : sensibilité, sensualité, intuition seraient des caractéristiques proprement féminines, certes positives mais dénuées de toute idée d'intelligence, par exemple. C'est pourtant l'esprit malin d'Ève qui lui était reproché !

---

**À lire**

*Femme, repaire de tous les vices : misogynes et féministes en France, XVIe-XIXe siècles,* Pierre Darmon (André Versaille, 2012)

Dames du XIIe siècle. Tome III : Ève et les prêtres Georges Duby (Gallimard, 1996)

*Histoire de la misogynie : de l'Antiquité à nos jours,* Adeline Gargam et Bertrand Lançon (Arkhê, 2013)

**Nous ne sommes pas des dieux**

**André Comte-Sponville** (philosophe, est l'auteur de C'est chose tendre que la vie (Albin Michel, 2015)).

Pauvre Adam ! Comme il paraît falot, dans la Genèse ! Il faut dire que Yahvé, qui tient spectaculairement le premier rôle, ne lui laisse guère d'espace. Dieu agit (il crée : il donne l'être et la vie) ; l'homme ne fait que parler, ou plutôt - car il n'a guère à dire - que dénommer (il donne un nom à chacune des espèces que Dieu lui présente), ce qui est sans doute le discours le moins intéressant du monde !

On sent pourtant Adam content de lui (« elle fut tirée de moi, cette femme ! »), un peu niais (il ne s'est pas encore rendu compte qu'il était nu), un peu lâche aussi (comme il a vite fait de dénoncer sa compagne !), enfin guère séduisant...

Pauvre Ève : comme elle devait déjà s'ennuyer, auprès de ce beauf originel ! Heureusement qu'il y avait ce bel arbre, interdit et mystérieux, et ce serpent tentateur... « La connaissance du bien et du mal », c'est quand même plus excitant qu'une liste de substantifs !

Pardon d'en parler légèrement. Mais enfin Adam n'a rien de sacré, ni de saint, ni même d'admirable. À supposer même qu'on lui prête une existence autre que mythologique (ce que la paléoanthropologie rend difficile), ce n'est qu'un homme et un pécheur, comme vous et moi, et peut-être plus coupable que nous ne le sommes, puisqu'il n'a pas l'excuse, lui, de cette chute originelle que nous lui devons. Mais essayons plutôt d'en tirer quelque leçon.

Dans ce qu'on appelle depuis saint Augustin le péché originel, il est devenu banal de voir une allusion à l'acte sexuel. C'est qu'on ne connaît rien de meilleur, ni donc de plus tentant, que ce péché-là, si c'en est un. Rien toutefois, dans la Genèse, n'impose cette lecture, ni même ne la suggère.

De quoi est-il expressément question ? De « l'arbre de la connaissance du bien et du mal ». Pourquoi est-il interdit d'en manger ? « Parce que le jour où tu en mangeras, tu deviendras passible de mort », annonce Dieu, ce qui est moins une justification, reconnaissons-le, qu'une menace - le contraire de l'attitude qu'on conseille aujourd'hui aux parents.

Le serpent est peut-être plus profond, ou plus explicite : « Le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal. » L'excellente et très catholique Bible de Jérusalem lui donne raison : ce que Dieu refuse à l'homme, explique une note en bas de page, « c'est la faculté de décider soi-même ce qui est bien et mal, et d'agir en conséquence » ; ce qu'il condamne par avance, c'est « une revendication d'autonomie morale par laquelle l'homme renie son état de créature ».

Un humaniste athée devrait donc s'en offusquer, au nom de cette même « autonomie » que les Modernes, depuis Kant, mettent au coeur de la morale ? Je n'en crois rien. Car cette loi que je m'impose à moi-même, ou que je devrais m'imposer, je ne l'ai nullement inventée : je l'ai reçue, et peu importe au fond que ce soit de Dieu ou des hommes.

Ce que je lis, dans ce passage de la Genèse, c'est une condamnation de ce qu'on appelle aujourd'hui le décisionnisme ou subjectivisme éthique, qui voudrait que chacun décide souverainement du bien et du mal. Toute notre expérience s'inscrit en faux contre une telle prétention.

Essayez un peu, pour voir, de décider que l'injustice vaut mieux que la justice, la lâcheté mieux que le courage, la cruauté mieux que la douceur ou la compassion ! En paroles, c'est peut-être possible. Mais en esprit et en vérité ?

Il n'en est pas moins vrai, selon moi, que toute morale est subjective. Mais cette subjectivité est le contraire d'une page blanche : tout entière héritée du passé, au contraire, aussi bien par le corps (« le ça : le passé de l'espèce », disait Freud) que par l'esprit (« le surmoi : le passé de la société »). C'est en quoi nous ne sommes pas des dieux, en effet, et il est bon que la Genèse nous le rappelle, y compris contre les tentations transhumanistes d'aujourd'hui ou de demain...